Redéfinition des frontières culturelles au Canada : la période d'entre-deux guerres

A redefinition of cultural borders in Canada: the interwar period

Donald Ipperciel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/408>

DOI : 10.4000/eccs.408

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 127-140

ISSN : 0153-1700

Référence électronique

Donald Ipperciel, « Redéfinition des frontières culturelles au Canada : la période d'entre-deux guerres », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 72 | 2012, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/408> ; DOI : 10.4000/eccs.408

REDÉFINITION DES FRONTIÈRES CULTURELLES AU CANADA : LA PÉRIODE D'ENTRE-DEUX GUERRES

Donald IPPERCIEL
Université de l'Alberta

Ce texte cherche à introduire de deux façons la question des frontières culturelles au Canada : géographiquement et historiquement. Selon la première, il s'agit de mettre en relief une influence culturelle déterminante pour le Canada qui, bien que provenant de l'extérieur, définit en propre le Canada d'aujourd'hui. Selon la seconde, il s'agit de remettre en question des moments charnières ou des moments frontières qu'on réaffirme continuellement dans le cadre d'une histoire publique du Canada. Une telle période charnière est l'adoption en 1971 de la politique canadienne sur le multiculturalisme. Selon la narration qui prévaut, le Canada d'avant 1971 était, dans sa perception de soi, essentiellement britannique et française. Après, on adopta une solution *made in Canada* en se tournant vers une société multiculturelle. Le présent texte propose un déplacement de ce moment-frontière afin de conférer une importance plus grande à la période d'entre-deux-guerres (1918-1939) relativement au développement culturel du Canada. Y sera étudiée en particulier l'influence d'A. Zimmern, J. Buchan et E. Montpetit dans la promotion d'un idéal multiculturel pour le Canada.

This text introduces in two ways the question of cultural borders in Canada: geographically and historically. In the former, significant cultural influences on Canada are highlighted. Although foreign in origin, they inherently define Canada today. In the latter, key moments – one could say “border” moments that define a before and an after – that are continuously reaffirmed in Canadian public history are questioned. One such defining moment is Canada's 1971 Multiculturalism Policy. According to the prevailing narrative, pre-1971 Canada was essentially, in its self-perception, British and French. Post-1971, a “made in Canada” solution was adopted by turning toward a multicultural society. This text proposes to push back this border-moment in order to attach a greater importance to the interwar period (1918-1939) with regard to Canada's cultural development. In particular, A. Zimmern, J. Buchan and E. Montpetit's influence on the promotion of a multicultural ideal for Canada will be studied.

J'aimerais, dans ce texte, introduire de deux façons la question des frontières culturelles au Canada, à savoir dans une perspective extra-frontalière et une perspective intra-frontalière. Selon la première, il s'agit de mettre en relief une influence culturelle déterminante pour le Canada qui, bien que provenant de l'extérieur, définit en propre le Canada d'aujourd'hui. Selon la seconde, il s'agit de remettre en question des moments charnières ou des moments frontières qu'on réaffirme continuellement dans le cadre d'une histoire publique du Canada. Une telle période charnière, qu'on juge déterminante pour le Canada contemporain, est l'adoption en 1971 de la politique canadienne sur le multiculturalisme. Selon la narration qui prévaut, le Canada d'avant 1971 était, dans sa perception de soi, essentiellement britannique et française. Avec la vision trudeauiste de la *Just Society*, on adopta une solution *made in Canada* en se tournant résolument vers une société multiculturelle.

Donald IPPERCIEL

Je souhaiterais ici effectuer un déplacement de ce moment frontière et conférer une importance plus grande à la période d'entre-deux-guerres (1918-1939) relativement au développement culturel du Canada, ce qui aurait pour effet de relativiser l'année charnière de 1971. Je tenterai de démontrer que c'est à cette époque que se développe un multiculturalisme normatif qui préparera la politique multiculturelle des années 1970 et ses développements ultérieurs. Je retracerai la source de ce multiculturalisme canadien chez un théoricien britannique de la mouvance idéaliste, Alfred Zimmern, personnage aujourd'hui oublié, mais dont l'influence à son époque était profonde partout dans le Commonwealth, et au-delà. J'aborderai la façon dont sa pensée a marqué celle du gouverneur général du Canada des années 1930, Lord Tweedsmuir qui, dans ses discours, se fait l'apologiste d'une unité canadienne dans la reconnaissance de sa diversité culturelle. Finalement, afin de montrer que cette influence ne se limitait pas au Canada anglais, je tâcherai de la retracer également chez Édouard Montpetit, un nationaliste canadien-français préconisant la coexistence des cultures.

Histoire publique au Canada

Un élément essentiel de l'identité canadienne est certainement le multiculturalisme (WAYLAND 1997 : 50) ou ce que John Ralston Saul appelle la « complexité » canadienne (1997 : 8). Paradoxalement, l'identité canadienne se trouve dans sa pluralité, mais une pluralité qui lui est propre. Cette identité puise dans une certaine compréhension de l'histoire du Canada. Selon la narration historique dominante, par exemple, l'adoption de l'unifolié comme drapeau national représente une césure importante dans l'histoire du Canada, un événement charnière qui marque la fin de la britannicité dans la formation de l'identité nationale canadienne, et le début d'une canadienneté riche de la pluralité de ses éléments. L'adoption du drapeau constituait une frontière entre un Canada encore sous l'emprise de la Couronne britannique et un nouveau Canada désormais souverain¹. Selon José Igartua qui définit cet abandon par le Canada de sa britannicité comme « l'autre révolution tranquille » (2006), la raison principale en faveur de l'unifolié lors du grand débat sur le drapeau canadien, est l'incapacité du *Union Jack*, figurant dans le canton du *Red Ensign* canadien, à représenter adéquatement la diversité de sa population, en premier lieu le Québec, mais aussi les Canadiens d'origine autre que britannique ou française (2006 : chap. 7). Selon Igartua, « le grand débat sur le drapeau de

¹ Dans les mots de Peter C. NEWMAN : « un transfert de pouvoir d'une génération à la prochaine », « le triomphe du présent canadien sur le passé canadien » (1964 : 1 et 1968 : 254); tiré de Champion (2006).

REDÉFINITION DES FRONTIÈRES CULTURELLES AU CANADA

1964 marque le dernier cri de cœur des Canadiens anglais souscrivant au Canada britannique »². En ce sens, le drapeau est un symbole de l'unité canadienne dans la diversité de ses cultures et prépare en un sens la politique du multiculturalisme d'État. Cette compréhension du débat sur le drapeau canadien fait maintenant partie de la mémoire collective des Canadiens, et vient affermir leur identité culturelle.

S'il y a opposition à cette interprétation du passé canadien, elle vient, comme l'on s'en doute, du camp des historiens. C. P. Champion (2006), par exemple, met en doute la profondeur de la césure qui s'est opérée lors du débat sur le drapeau. D'une part, il souligne le caractère antagonique et la complexité du débat parmi tous les groupes (les Canadiens anglais, les Canadiens français et les communautés ethniques). D'autre part, il exprime des réserves quant au caractère inclusif de l'unifolié: « On a exagéré l'idée selon laquelle la feuille d'érable faisait *eo ipso* plus de place à un large éventail de groupes ethniques que le *Red Ensign* »³. En fait, la britannicité se serait maintenue, selon Champion, entre autres par le paternalisme et la condescendance anglo-saxonne, exprimée par le fait que les tenants de l'unifolié cherchaient à défendre malgré eux la dignité des Canadiens français et des minorités ethniques. Elle se serait aussi maintenue par les inspirations typiquement britanniques dans la facture du nouveau drapeau canadien.

Champion met donc l'accent sur la continuité plutôt que sur une césure dans le passage d'un Canada britannique au Canada d'aujourd'hui. Je me propose une tâche similaire en mettant l'accent sur une histoire des idées plutôt que sur l'interprétation d'événements de l'histoire canadienne. Je me concentrerai sur l'idée de multiculturalisme comme marqueur identitaire au Canada.

Britannicité et multiculturalisme dans l'entre-deux-guerres

Ma thèse est la suivante : durant la période d'entre-deux-guerres, l'idée même de britannicité recouvrait la notion d'un multiculturalisme normatif (un multiculturalisme avant la lettre, bien entendu). Cette idée de britannicité-entant-que-multiculturalisme est éloquentement formulée dans l'œuvre d'un

² « The great flag debate of 1964 marked the last hurrah for English-Canadian believers in a British Canada » (IGARTUA 2006: 173).

³ « The notion that the Maple Leaf was *eo ipso* more inclusive of a wider spectrum of ethnic backgrounds than the Red Ensign has been exaggerated » (CHAMPION 2006 :86).

penseur anglais du nom d'Alfred Zimmern. D'où l'idée que les frontières culturelles du Canada, en termes de multiculturalisme, s'étendaient bien au-delà du continent. Zimmern était un idéaliste, un pacifiste et un internationaliste célèbre à son époque. Il a été un architecte important de la Société des nations et directeur adjoint de son Institut de coopération intellectuelle, précurseur de l'UNESCO⁴. En 1946, il a été nommé pour le prix Nobel de la paix. Zimmern voyait dans le Troisième Empire britannique (1918-1945) un modèle pour l'internationalisme.

Dans sa plus grande généralité, Zimmern présente l'Empire britannique dans une dialectique de l'unité et de la diversité. D'un côté, on retrouve une unité assurée par une communauté *politique*, symbolisée par la Couronne, ses idéaux et ses institutions. Selon lui, les droits constitutionnels britanniques n'étaient « pas l'apanage et le privilège exclusifs des habitants de la Grande-Bretagne et de leurs descendants chez soi et d'outre-mer, mais ils [revenaient] de droit à tous ceux vivant sous le drapeau britannique [...] » (ZIMMERN 1934 : 25). Une telle conception de l'Empire britannique aura des conséquences sur l'idée même de britannicité. Selon Zimmern :

Le contenu de l'adjectif "britannique" [...] se prête difficilement à une interprétation exacte. Ce n'est pas un adjectif de race, de nationalité ou de territoire. [...] Elle dénote plutôt une tradition politique et sociale et un mode de vie dans lequel cette tradition se révèle. Il s'agit d'un mode de vie caractérisé par des habitudes communes, des institutions communes et une certaine philosophie tacite des affaires publiques. (ZIMMERN 1934 : 96)⁵.

La britannicité se présente donc dès l'abord chez Zimmern comme concept politique et social.

À cette unité s'oppose, de l'autre côté, une diversité *géographique*, *raciale*, *religieuse*, *culturelle*, et une diversité de *gouvernement* (ZIMMERN : 6-11). Dans la dialectique de l'unité et de la diversité, il y va avant tout de la

⁴ Voir MARKWELL 2004 et MCINTYRE 2009 : 31-37 pour une courte biographie ; RICH 2003 : 80-82 pour des données biographiques. Selon ce dernier auteur, Einstein, Bartok et Bergson faisaient partie du comité présidé par Zimmern (RICH 2003 : 81).

⁵ Dans un autre passage, il dira : « Le lien [britannique] demeure ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire non pas matériel, mais spirituel. Il s'agit du lien d'une tradition politique commune, d'institutions politiques communes et d'une conception commune des affaires publiques » (ZIMMERN 1934 : 100).

REDÉFINITION DES FRONTIÈRES CULTURELLES AU CANADA

façon dont l'unité peut s'accommoder effectivement de la diversité. En d'autres termes, comment la diversité peut-elle subsister sans exercer des forces centrifuges et autodestructrices ? La réponse de Zimmern à cette question repose sur sa critique du nationalisme politique qu'il qualifie de « mazzinisme » (RICH 2003 : 82). Il faut savoir que Zimmern voyait dans le nationalisme l'une des sources du bellicisme international, au même titre que les relations interraciales entre Blancs et non-Blancs et les relations économiques entre riches et pauvres (ZIMMERN : 108). Selon lui, le nationalisme politique constituait une erreur française qui aurait fait coïncider indûment, lors de la Révolution de 1789, la liberté politique, c'est-à-dire les institutions libres de l'État, avec la conscience nationale, laquelle relèverait davantage d'une psychologie sociale (ZIMMERN 1929 : 88). En raison de cette association de concepts étrangers l'un à l'autre, on aurait conclu à la coextension des limites de l'État à celles de la nation. Or, le principe de nationalité apparaît à Zimmern comme impropre au cadre politique. D'un point de vue théorique, il est contraire à l'idée de justice égale entre citoyens, puisque les résidents d'un territoire national appartenant à une nationalité autre que la dominante sont *ipso facto* réduits à une position d'infériorité civique. D'un point de vue pratique, le principe de nationalité est contraire à la réalité effective des États nationaux, qui n'ont rien d'homogènes, déstabilisant ainsi toute correspondance entre les institutions libres et les institutions nationales (ZIMMERN 1934 : 171-3). De tels arguments sont aujourd'hui monnaie courante, et ont été repris par maints critiques du nationalisme. Ce que propose Zimmern, cependant, ce n'est pas une subordination du principe politique de nationalité à celui de la liberté, comme le prônait Lord Acton, mais la dépolitisation pure et simple de la nationalité et donc son exclusion hors de la sphère du politique (ZIMMERN 1934 : 186).

C'est sur cette distinction fondamentale entre le politique et le national que Zimmern critique le rapport Durham, rédigé en 1839 à la suite des Rébellions de 1837, et que d'aucuns présentent comme un exemple d'arrogance ethnocentrique des Anglais. Selon lui, Durham aurait très bien saisi la dimension politique du problème en proposant la réforme des institutions dans le sens du gouvernement responsable. En revanche, il aurait complètement méconnu le problème de nationalité en cherchant à effacer la culture canadienne-française au profit de la culture anglaise. Il aurait confondu les dimensions politique et culturelle en cherchant à résoudre un problème strictement politique. Dans ce contexte, au lieu d'invoquer la supériorité culturelle de l'*anglicité*, qui émanait selon lui d'une « philosophie

réactionnaire » (ZIMMERN 1934 : 178)⁶, il suffisait d'appliquer les principes politiques et légaux de la *britannicité*.

En somme, la dialectique de l'unité et de la diversité correspond chez Zimmern au rapport entre un unique État *politique* (y inclus ses lois, son gouvernement, ses institutions) et la pluralité des communautés *culturelles* en son sein. Ce que permettrait le Commonwealth britannique, c'est précisément l'harmonie de ces deux plans, ce qui n'est possible qu'en reconnaissant à chacun pour ainsi dire sa propre sphère ontologique et sa propre sphère d'action. Les problèmes émergeraient de la confusion des deux plans : « Au lieu d'associer et de confondre gouvernement et nationalité, [le Commonwealth britannique] a plutôt reconnu que l'art de gouverner consiste à subsumer différents types de gens, différentes nations, différents groupes, différentes religions, différentes cultures sous une seule loi, sous ce que nous appelons la *pax britannica*, sous un système international – j'insiste sur l'«inter» – de justice » (ZIMMERN 1934 : 174).

Ce passage et l'ensemble de la pensée de Zimmern peuvent être compris simplement en termes d'« ordre mondial », comme le font les quelques commentateurs de son œuvre (MILLER 1979-80; RICH 2003). Mais selon Zimmern, évoquant le droit à l'existence des nationalités au sein d'un État, « ce fut selon ce principe que le Canada français et le Canada britannique ont été, en 1867, unis dans une seule confédération » (ZIMMERN 1934 : 174). La dialectique de l'unité politique et de la diversité nationale s'applique donc au dominion canadien, pour autant qu'« un dominion est une entité politique » (175) permettant la subsomption de la diversité des nationalités, comprises somme toute chez Zimmern comme diversité des cultures. Zimmern se représentait ni plus ni moins un Canada multiculturel. Ainsi, l'union des nationalités ou des cultures sous un ordre politique ne correspond pas uniquement, chez Zimmern, à une vision internationaliste, mais à la forme accomplie d'un arrangement intra-étatique. En ce sens, le multiculturalisme est, si l'on veut, un internationalisme à petite échelle. Voilà ce que représente aussi à notre avis la britannicité du Troisième Empire.

Ce qu'il importe de mettre en relief dans le multiculturalisme intra-étatique de Zimmern, qu'il croit déjà reconnaître dans la constitution même du Canada, c'est l'idée d'une théorie « forte » de la coexistence des cultures. En

⁶ Il applique ce terme à Dilke tout comme à Durham en raison de l'anglo-centricité de leur position.

REDÉFINITION DES FRONTIÈRES CULTURELLES AU CANADA

d'autres termes, il ne s'agit pas simplement de *tolérer* la diversité culturelle. Le concept de tolérance est une notion par trop passive. Il faut plutôt chercher activement à s'engager envers l'autre : « La tolérance n'est pas suffisante. Davantage est requis, à savoir la compréhension et l'effort d'accéder à une relation d'égalité » (181). Sur la base de l'égale dignité des cultures, il faut en outre s'assurer que les communautés culturelles ne soient plus perçues par les autres ou par elles-mêmes comme inférieures ou « coloniales », mais qu'elles parviennent à un respect de soi : « le principe de nationalité [...] ne connaît que des communautés égales et respectueuses de soi-même » (184). La diversité est ainsi perçue comme une richesse au bénéfice de l'humanité tout entière, permettant même une résolution plus aisée des nombreux problèmes politiques (185-6).

Évidemment, l'idée de multiculturalisme n'occupe pas à elle seule tout l'espace normatif du Troisième Empire. Elle est plutôt engagée, à cette époque, dans une espèce de compétition des normes. C'est la raison pour laquelle Zimmern doit du même souffle polémiquer contre les anglo-centristes de son époque. Certes, il fut un temps, désormais révolu, où la britannicité avait un sens ethnique. Toutefois, le terme « britannique » s'est à son avis dépouillé de ce caractère au Troisième Empire. « Aujourd'hui, [le terme 'britannique'] n'a pas la moindre signification nationale. Si l'on vous disait aujourd'hui d'une personne qu'elle est britannique, aucune information ne serait communiquée sur sa langue ou sa culture. La britannicité a perdu sa teinte nationale pour devenir politiquement significative » (180).

On peut donc reconnaître en Zimmern l'une des inspirations intellectuelles du multiculturalisme canadien. Une telle idée serait cependant plus probante si on pouvait démontrer que la pensée de Zimmern a eu un écho avéré au Canada. Voilà ce que les deux sections suivantes se proposent d'accomplir.

Lord Tweedsmuir et le multiculturalisme canadien

L'idée de britannicité-en-tant-que-multiculturalisme a été plus qu'une norme défendue par une classe intellectuelle anglaise durant la période d'entre-deux-guerres. On peut affirmer qu'elle a aussi représenté, en un sens, une norme sanctionnée par l'État canadien de cette époque, notamment en la personne de son gouverneur général, représentant de la Couronne britannique et

Donald IPPERCIEL

chef d'État du Canada, à savoir John Buchan dit Lord Tweedsmuir⁷. C'est ce que confirment les discours de ce dernier⁸, lesquels auront permis que l'idée de multiculturalisme se déploie pour ainsi dire de façon endogène dans l'espace public canadien des années 1930.

Buchan apparaît ici comme une illustration canadienne de la façon dont l'idée de britannicité comportait une teneur multiculturaliste durant la période du Commonwealth britannique. C'est ce contexte qui a à notre avis rendu possible le déploiement des idées de Buchan sur le multiculturalisme, non pas l'inverse.

En tant que représentant de la Couronne britannique au Canada, Buchan, avait assurément un sens aigu de la dignité et des vertus de l'Empire. Sa description de l'Empire britannique fait écho à celle de Zimmern et à ses nombreux apologistes. Fait à noter, Buchan et Zimmern se connaissaient et partageaient une vision similaire de l'impérialisme britannique. Tous deux faisaient partie de ce que Carroll Quigley a appelé le « Milner Group » (QUIGLEY 1981 : ix)⁹, un groupe d'Oxfordiens ayant gravité autour d'Alfred Milner, administrateur colonial de l'Afrique du Sud au début du 20^e siècle et ministre de la guerre dans le cabinet de David Lloyd George lors de la Première Guerre mondiale. Milner est connu pour avoir été un fervent impérialiste, champion de l'idée d'une fédération impériale. Selon Quigley, les membres du Milner Group se connaissaient « intimement ». Les membres de ce groupe ont par ailleurs joué un rôle important dans le cabinet de David Lloyd George lors de la Première Guerre mondiale. Plus spécifiquement, Alfred Zimmern a été une figure de proue du *Political Intelligence Department*, une unité sous la tutelle du *Department of Information* dont John Buchan a été le directeur (SMITH 1996 : 120).

⁷ Le titre complet de John Buchan était: « Son Excellence le très honorable Sir John Buchan, baron Tweedsmuir, compagnon de l'ordre des compagnons d'honneur, chevalier grand-croix du très distingué ordre de Saint-Michel et Saint-George, chevalier grand-croix de l'ordre royal de Victoria, gouverneur général et commandant en chef de la milice et des forces navales et aériennes du Canada ».

⁸ Nous nous en remettons surtout aux discours de John Buchan alors qu'il était gouverneur général du Canada, tels qu'ils apparaissent dans Buchan 1940, et Gibbon 1938. Pour ses discours non publiés, nous citerons de Henshaw 2007.

⁹ Pour l'adhésion de Zimmern et Buchan à ce groupe, (QUIGLEY : 52).

REDÉFINITION DES FRONTIÈRES CULTURELLES AU CANADA

Tout comme Zimmern, Buchan met en valeur le jeu dialectique de l'unité et de la diversité caractéristique du Commonwealth britannique, l'unité étant assurée chez Buchan par la Couronne :

Qu'y a-t-il de commun entre le Canada, une démocratie d'hommes blancs, et, disons, les îles Fidji ? Ou entre l'Inde, pratiquant depuis peu le self-government et la Grande-Bretagne, qui se gouverne soi-même depuis mille ans ? Qu'y a-t-il de commun entre des peuples de toutes les souches et de toutes les races de la terre ? Pourtant, ces différences existent dans une unité. Le Trône unit l'ensemble de l'Empire et assure une cohésion à de vastes territoires dont la destinée ultime est imprévisible. (BUCHAN 1940 : 99).

De façon similaire à Zimmern, Buchan croit aussi que l'Empire britannique constitue une sorte de partenariat de peuples distincts dont la finalité est d'assurer une *pax britannica*, à la façon de la Société des nations. La diversité au sein de l'Empire constitue en elle-même une vertu qu'il s'agit de célébrer. Ainsi, dès son arrivée au Canada, Buchan affirmera que « ce qui fait la gloire de notre Empire, c'est qu'elle embrasse en son sein diverses races et traditions. C'est dans cette diversité que repose sa puissance » (HENSHAW 2007 : 192 et SAUNDERS 2009).

Le socle britannique de la pensée multiculturaliste de Buchan se reconnaît par ailleurs à la valeur paradigmatique de la « scoticité » au sein de la britannicité. Buchan est en effet un Écossais ayant fait carrière dans l'Empire britannique. Rares sont ses discours où est omise toute référence à son Écosse natale. Il va sans dire que Buchan nourrissait une forte identité écossaise, laquelle cohabitait avec une forte identité britannique. L'enchâssement de la scoticité dans la britannicité constitue la preuve de la capacité de cette dernière à intégrer la diversité culturelle. C'est cette réalité qu'il s'agit d'adapter au contexte canadien.

C'est donc par le prisme de l'Écosse « britannique », distincte mais unie, que Buchan considère le Canada. En ce sens, « le Canada est simplement, en un sens, l'Écosse à plus grande échelle » (BUCHAN : 39). Il réitère en maints endroits que c'est en tant qu'Écossais qu'il se doit d'insister sur le caractère culturellement pluriel de la nation canadienne. Ainsi, au Congrès de la langue française, il dira en 1937 : « Tout homme sage, tout Écossais en particulier, croit certainement que le mélange des races fortifie une nation » (243).

Donald IPPERCIEL

Par conséquent, on a raison de voir dans la pensée de Buchan une anticipation du multiculturalisme canadien. Les discours de Buchan sont très éloquents à cet effet. Y sont discernables différentes dimensions du multiculturalisme canadien. On y retrouve la dimension attitudinale d'ouverture envers l'autre, c'est-à-dire envers les individus d'origines, de religions, de cultures différentes, où il s'agit de reconnaître une certaine valeur intrinsèque à toute culture étrangère : « Il nous revient d'étudier l'esprit des peuples étrangers et d'y chercher le noyau de vérité, l'élément de valeur qui s'y trouve nécessairement » (BUCHAN 1940 : 83). En ce sens, la diversité est valorisée en et pour elle-même.

Buchan insiste aussi sur le fait que toutes les cultures au sein du Canada doivent être célébrées. La citation la plus célèbre à cet égard est certainement celle d'un discours où il s'adresse à la communauté ukrainienne, et où il dira : « Vous serez tous de meilleurs Canadiens en étant aussi de bons Ukrainiens » (GIBBON 1938 : 307). Mais il tient de tels propos aussi dans des discours à la communauté islandaise de Gimli, la communauté écossaise de Winnipeg et aux francophones du Québec. Buchan n'a aucune difficulté à envisager de multiples loyautés, pourvu qu'elles s'enchâssent dans l'unité d'une identité proprement canadienne. En ce sens, il dira : « [Le Canada] doit chercher à unir, dans un patriotisme commun, des citoyens de plusieurs races » (BUCHAN 1940 : 189).

Multiculturalisme au Canada français : l'exemple d'Édouard Montpetit

J'aimerais me tourner vers une figure modérée du nationalisme canadien-français de l'entre-deux-guerres. Il s'agit d'Édouard Montpetit (1881-1954), avocat et économiste, intellectuel, homme public et fondateur de l'École des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal.

Si Montpetit était un nationaliste convaincu, défenseur indéfectible de la langue française et de la culture canadienne-française, il n'en était pas moins fédéraliste, ouvert au Canada anglais et aux États-Unis, et soucieux de contribuer à la vitalité de la fédération canadienne. Il croyait en la nécessité d'un rapprochement entre les Canadiens anglais et les Canadiens français (MONTPETIT 1937 : 37) avec pour fin une unité nationale canadienne (49). Pour Montpetit, nul doute que les deux civilisations ne s'enrichissent mutuellement.

REDÉFINITION DES FRONTIÈRES CULTURELLES AU CANADA

Un écrit en particulier retiendra mon attention. Il s'agit de « Sommes-nous en pays britannique ? »¹⁰, tiré de son ouvrage de 1937 intitulé *D'azur à trois lys d'or*, qui regroupe une série de conférences présentées à des auditoires anglophones. C'est une anecdote qui sert de point de départ à la réflexion entamée par Montpetit sur le sujet de la britannicité. Montpetit raconte en effet l'histoire d'un touriste anglais égaré à Montréal durant les années 1930. Après avoir essuyé l'incompréhension de nombreux francophones à qui il s'adressait, le touriste réussit finalement à se faire comprendre par un Écossais, collègue de Montpetit à l'Université de Montréal. Se sentant enfin en compagnie d'un compatriote, le touriste se permet de pester contre les Canadiens français : « Nous devrions les jeter tous à la mer ! » Mais ce sont les paroles suivantes qui engagent sa réflexion : « Après tout, dira le touriste anglais, nous sommes en pays britannique. » (MONTPETIT 2005 : 120)

Or, selon Montpetit, l'idée même de britannicité n'a rien à voir avec un tel chauvinisme, tant s'en faut. À l'appui de sa thèse, il fait appel à la pensée d'Alfred Zimmern¹¹. De façon conforme à ce dernier, Montpetit identifie deux caractéristiques principales de l'Empire britannique : la diversité et l'unité, qu'il comprend lui aussi dans un rapport dialectique. La véritable force de cohésion de l'Empire est selon Montpetit le respect de la diversité. Il évoque la cohabitation dans l'Empire de cultures diverses et insiste particulièrement, comme l'ont fait Zimmern et Buchan, sur la présence de cette diversité au sein même de la Grande-Bretagne, où coexistent les cultures galloise, écossaise, cockney et autres. Parmi les diverses cultures de l'Empire, il signale *les* cultures indiennes, marquées elles-mêmes par une complexe diversité, mais aussi les Afrikaners et les Québécois (MONTPETIT 2005 : 122 et 1937 : 17). L'unité dans la diversité résulte selon Montpetit des libertés et de l'égalité accordées – à la suite de longues luttes, certes – à ces groupes nationaux. C'est ce qui lui permet d'affirmer que « l'unité est [...] un phénomène d'émancipation » (MONTPETIT 2005 : 123 et 1937 : 18-19). Ce serait cette « unité [des] traits mobiles » qui serait à la source de la puissance impériale britannique.

¹⁰ Le texte est aussi paru dans Montpetit 2005 : 119-131. Dans la suite du texte, nous nous référerons aux deux éditions.

¹¹ Sans citer nommément *The Third Empire*, Montpetit y fait spécifiquement référence par une allusion à la croyance de Zimmern selon laquelle l'Empire aurait manqué d'une philosophie (MONTPETIT 2005 : 121 et 1937 : 15), idée que Zimmern exprime à la p. 13 de son ouvrage.

Donald IPPERCIEL

Dans ce petit écrit sur le sens de la britannicité, ce qui mérite avant tout notre attention c'est la thèse selon laquelle l'Empire britannique, en tant que symbole de diversité culturelle uni par des principes de liberté et d'égalité, devrait être érigé en modèle normatif pour le Canada lui-même :

Le problème de l'unité canadienne serait résolu si nous appliquions dans son ampleur le principe de la puissance impériale. Le Commonwealth se dresse devant nous comme un exemple. Le Canada est un pays britannique en ce sens qu'il est un pays de diversité. Être un pays de civilisations différentes, de langues différentes, de cultures et de religions différentes, c'est comme on dit aujourd'hui, synchroniser l'Empire. (MONTPETIT 2005 : 124 et 1937 : 20).

Cette idée n'a rien d'isolée dans son œuvre¹². Ainsi, le Canada devrait être à petite échelle ce que l'Empire britannique est à grande échelle. Il n'est « britannique », dans son sens fort, que pour autant qu'il tende vers l'idéal de la diversité des cultures.

Pour Montpetit, cette formulation en termes normatifs de la canadienneté exprime du même coup un état carentiel, celui d'un Canada qui n'est pas à la hauteur des normes de la britannicité. Et si l'on garde à l'esprit que Montpetit s'adresse dans ce texte à un public anglophone, il est clair que le reproche d'un État chauvin n'épousant pas la diversité effective en son sein est formulé à l'encontre du Canada anglais. « Pourquoi, quand il s'agit du Canada et non plus de l'Empire, du Canada partie de l'Empire, repoussons-nous la diversité, source d'unité ? Pourquoi être impérialiste dans l'Empire, et nationaliste – on sait de quel nationalisme étroit – au Canada ? Pourquoi louer les libertés impériales si c'est pour en priver notre pays ? » (MONTPETIT 2005 : 124 et 1937 : 19-20). Au fond, Montpetit fait grief aux Canadiens anglais de ne pas être assez britanniques. Si le Canada est, il doit être britannique, c'est-à-dire multiculturel au sens où l'on célèbre la diversité de cultures libres et égales.

Enfin, notons que si la diversité est mise en valeur, comme on l'a vu, pour des raisons éthiques (et sans doute aussi esthétiques), elle l'est aussi, négativement, dans sa fonction de bouclier contre les forces homogénéisantes

¹² Voir « Les trois unités » (MONTPETIT 1937 : 43): « Le génie de chaque groupe enrichit le dominion comme la grandeur de chaque dominion enrichit l'Empire. Le nier, c'est nier l'Empire [...] ».

REDÉFINITION DES FRONTIÈRES CULTURELLES AU CANADA

de la modernité (MONTPETIT 1937 : 44-45), de l'américanisme en particulier (MONTPETIT 2005 : 127 et 1937 : 23-24). Dans la période de l'entre-deux-guerres, Montpetit présente la diversité britannique dans son opposition à l'homogénéisation américaine. Ainsi, en un sens, c'est la vitalité de la culture canadienne-française qui sert de rempart contre la disparition culturelle du Canada anglais devant la menace américaine :

Les groupes, maintenus jusqu'ici dans notre pays, avec leurs coutumes, leurs traditions, leurs façons dissemblables de penser, d'envisager la vie, voilà l'originalité qui noue notre résistance à la standardisation où sombrent les masses américaines. [...] À quand la fin du Canada anglo-saxon privé de notre vigueur ? Car si l'on croit angliciser le Canadien français, on se trompe : libéré de ses attaches, délié de sa race, il s'américaniserait sûrement. (MONTPETIT 2005 : 127 et 1937 : 23-24).

Déjà à cette époque, on pressentait une distinction essentielle entre la diversité culturelle à l'américaine et à la canadienne. Car s'il n'y avait pas de doute pour Montpetit que les deux pays étaient nés de la diversité (il dira par exemple « le Canada, comme les États-Unis, a convié le monde sur son territoire », (122 et 17) le propre du Canada se reconnaissait à sa capacité à la préserver.

Pas étonnant, alors, que pour se démarquer du modèle américain du *melting pot*, la formule de la « mosaïque canadienne » soit née durant la période qui nous intéresse, celle qui a vu naître le Commonwealth britannique.

Bibliographie

- BUCHAN, John (Lord Tweedsmuir) (1940), *Canadian Occasions*, Freeport, NY, Books for Libraries Press.
- CHAMPION, C. P. (2006), « A Very British Coup : Canadianism, Quebec, and Ethnicity in the Flag Debate, 1964-1965 », *Journal of Canadian Studies / Revue d'études canadiennes*, vol. 40, no. 3 (automne), p. 68-99.
- DICHTL, John et Robert B. TOWNSEND (2009), « A Picture of Public History : Preliminary Results from the 2008 Survey of Public History Professionals », *Public History News*, vol. 29, no. 4 (September).
- DUMONT, Fernand (1995), *L'avenir de la mémoire*, Québec, Nuit blanche.

Donald IPPERCIEL

- GIBBON, John Murray (1938), *Canadian Mosaic : The Making of a Northern Nation*, Toronto, McClelland & Stewart.
- HABERMAS, Jürgen (1999), « 1989 dans l'ombre de 1945. Sur la normalité d'une future République berlinoise », *Symposium*, III, 1, 53-69.
- HEIDEGGER, Martin (1927), *Être et temps*, trad. E. Martineau, 1985, Édition numérique hors-commerce, en ligne :
<http://www.laphilosophie.fr/ebook/Heidegger%20-%20%CAtre%20et%20temps%20%28traduction%20Martineau%29.pdf>.
- HEIDEGGER, Martin (1934, 2008), *La logique comme question en quête de la pleine essence du langage*, trad. F. Bernard, Paris, Gallimard.
- IGARTUA, José (2006), *The Other Quiet Revolution*, Vancouver, UBC Press.
- KOSIEK, Rolf (1987), *Historikerstreit und Geschichtsrevision*, Tübingen, Grabert Verlag.
- MONTPETIT, Edouard (1937), *D'azur à trois lys d'or*, Montréal, Éditions de l'ACF.
- MONTPETIT, Edouard (2005), *Réflexions sur la question nationale*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise.
- National Council on Public History [NCPH] (2007), « What is Public History? », <http://ncph.org/cms/what-is-public-history/>, consulté le 22 mai 2011.
- NEWMAN, Peter C. (1964), « The Flag: Transfer of Power », *Montreal Star*. 15 Decembre, 1-2.
- (1968). *The Distemper of Our Times*, Toronto, McClelland & Stewart.
- RIOPEL, Marc (2003), « Réflexions sur l'application de l'histoire », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, no. 1, p. 5-21.
- SAUL, John Ralston (1997), *Reflections of a Siamese Twin : Canada and the End of the 20th Century*, Toronto, Viking Canada.
- WAYLAND, Sarah v. (1997), « Immigration, Multiculturalism and National Identity in Canada », *International Journal on Group Rights*, 4, 33-58.
- WEHLER, Hans-Ulrich (1988), *Entsorgung der deutschen Vergangenheit? Ein polemischer Essay zum "Historikerstreit"*, Munich, Beck.
- Zimmern, Alfred (1926), *The Third British Empire*, Oxford, Oxford University Press.